

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Un texte de Péguy

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1965, tome 63, p. 14-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Un texte de Péguy

Il y a cinquante ans mourait Charles Péguy (5 septembre 1914). Pour célébrer le cinquantième anniversaire de la mort du grand écrivain, nous sommes heureux de publier ici, pour un public plus élargi, l'étude que M. le chanoine Gabriel Ispérian inséra naguère dans « A l'écoute des Martyrs », le bulletin des « Compagnons de Saint-Maurice » (N^{os} 13 et 14).

Jeanne d'Arc (dite) socialiste (1895-1897)

Alors qu'il était encore étudiant à l'Ecole normale supérieure, Péguy se préoccupait d'écrire une *Jeanne d'Arc*. La foi semblait avoir délaissé son cœur qui battait selon un double mouvement de révolte et d'amour. Ce tempérament, farouche et généreux, ne pouvait supporter le règne universel du mal sous toutes ses formes ; règne qui, loin de diminuer, marquait d'incessants progrès :

Qu'importent nos efforts d'un jour ? qu'importent nos charités ? [...] Tous nos efforts sont vains ; nos charités sont vaines. [...] Tant qu'il n'y aura pas eu quelqu'un pour tuer la guerre, nous serons comme les enfants qui s'amuse en bas, dans les prés, à faire des digues avec de la terre. La Meuse finit toujours par passer dessus.

Encore moins pouvait-il endurer ni admettre l'adhésion à une Religion qui lui parle de « l'Enfer où clament les damnés ». Son cœur regorgeait d'un amour ardent pour l'humanité souffrante, dont il voyait le salut dans l'avènement du socialisme :

Je t'assure que l'universelle conversion des jeunes — j'entends les meilleurs — au socialisme est un événement

capital. Pour tout te dire en deux mots, j'espère qu'il en sortira un mouvement au moins aussi important que la Révolution française ou la révolution chrétienne. Tu sais que je n'ai pas coutume de m'emballer à faux.

Le ton est assuré, provocant même : il a l'excuse de l'âge, vingt-deux ans. Péguy s'en rendra bientôt compte ; en effet, parlant de lui-même à la troisième personne il écrira :

Il sait aussi que Péguy c'est cet ardent et sombre et stupide jeune homme, dix-huit vingt ans, qu'il a connu quelques années tout frais débarqué à Paris [...] période [...] d'un certain masque et d'une certaine déformation de théâtre : Persona, le masque de théâtre.

Ardent, Péguy compose sa première *Jeanne d'Arc* avec feu et enthousiasme, persuadé que deux de ses maîtres à l'Ecole normale étaient tout dans le socialisme et que, à son tour, le socialisme était tout dans le monde. Par ailleurs, rappelons-nous que 1897 marque le début de la campagne pour la révision de procès Dreyfus.

Sombre, il constate que partout le mal et la souffrance l'emportent et, *stupide*, il se fait de Dieu une idée abominable et blasphématoire :

... quand je pense [s'écrie Jeanne] qu'à présent que je vous parle toutes mes paroles vous trouvent occupé à damner des âmes...

L'image du feu, fréquente dans cette première *Jeanne d'Arc*, par son ambivalence, nous révèle peut-être un Péguy moins installé dans ses convictions qu'il ne le voudrait ; il craint l'action de l'Esprit autant qu'il l'admire.

L'Esprit-Saint ne cessera jamais de nous dilater dans plus d'espace et de nous demander plus d'espace. [...] Il nous frôle, et déjà il est plus loin. Il nous frôle, et ceci est plus gênant encore, comme un vent incendiaire...¹

Sa *Jeanne d'Arc*, dédiée à tous ceux et toutes celles qui ont vécu et sont morts pour « tâcher de porter remède au mal universel » par « l'établissement de la République socialiste universelle », nous présente le drame d'une vocation humaine. En effet, tout en accumulant les dossiers,

¹ Pontet : *Christus*, N° 35, p. 354.

Péguy se préoccupait d'abord et avant tout, de donner l'histoire intérieure de Jeanne².

Vocation humaine née au point de convergence de plusieurs réalités. Jeanne prend conscience du mal omniprésent que concrétisent la guerre et ses séquelles, mal dont chacun partage la responsabilité dans une mystérieuse solidarité. Son intelligence comprend, son imagination profonde lui donne de souffrir les douleurs des autres, tout son être ne devient qu'élan d'amour ; elle n'ose à peine croire encore à la prière, mais vit dans la certitude qu'on ne cède pas à la force avant d'avoir usé toutes les ressources de guerre.

Sa vocation s'inscrit dans le temps et dans un pays, certes ; mais en même temps sa source est trop vivante, elle sourd trop profond, pour ne pas déborder, déjà, sur l'univers et l'éternel :

O que vienne le temps où de la France neuve
Les Français partiront pour aller au Tombeau. [...] Puisque le chef de guerre, ayant fini la tâche,
Avec ses bons soldats retourne à la maison,
Vainqueur à tout jamais de la souffrance lâche,
Et tous les ans laboure et fasse la moisson.

La reprise de « Jeanne » (1909)

Péguy vient de fêter ses trente-six ans ; à deux reprises déjà³, il a vu la mort s'approcher de lui, et s'est replongé dans les *Pensées* de Pascal.

En mai 1909, pendant une période de service militaire, il subit un grand choc intérieur : à Orléans, dans la ville même de Jeanne, il lui est donné de participer aux fêtes données en l'honneur de la Sainte. Aussitôt, son œuvre de 1897 s'impose à lui invinciblement et reprend vie au centre de ses préoccupations.

² Voir dans *Onimus : Incarnation*, pp. 68 ss, où l'auteur compare les attitudes d'esprit opposées qui se manifestent dans la *Jeanne* de Péguy et celle d'A. France.

³ Une grippe en 1900 ; une crise de foie violente, durant tout l'automne 1908.

En juin, il ouvre son cœur douloureux à ses « amis », à ses « abonnés » :

J'ai été très sérieusement malade et [...] cette maladie a mis en danger l'existence même des cahiers. Je ne parle pas seulement de la mienne.

« Nous sommes des vaincus », dit-il encore : la santé lui manque, les Cahiers menacent de sombrer. A cette crise physique et financière se joint une crise intellectuelle et spirituelle. Il découvre, en réfléchissant sur l'histoire, la puissance destructrice du temps et l'irréversible vieillissement de toutes choses ; s'imposent désormais à lui un temps « tragiquement ouvert sur les pires catastrophes et une humanité naturellement vouée au mal, rivée à sa misère ».

... ma tentation était la tentation d'un silence absolu. [...] Pouvoir se taire. Et pouvoir travailler. [...] Ce n'était pas seulement la tentation du travail. C'était aussi, c'était peut-être autant, il faut l'avouer, une tentation, une réalité de lassitude. Un grand épuisement de force et de santé, peut-être. Mais surtout un grand épuisement d'espérance. [...] Un désabusement perpétuel.

De retour à Paris, il compose simultanément *Clio* et la nouvelle version de *Jeanne d'Arc*. Il serait d'un grand intérêt de lire avec attention les deux œuvres, jumelles, et de déterminer le rôle exact joué par l'une sur la transformation de l'autre ; car, il n'y a pas seulement, à mon sens, le désir, chez Péguy, de préparer ses lecteurs à quelque chose de nouveau, à une orientation nouvelle dans sa pensée et même dans son expression. Péguy ouvre donc son ancien manuscrit et l'annote abondamment.

Que reprend-il et dans quel esprit ?

La *Jeanne d'Arc* de 1897 se composait de la façon suivante :

- 1) Première partie : *Domrémy* : l'Appel
- | | |
|------------------|----------------------------------|
| Divisée en trois | 1 ^{re} , en 5 actes |
| | 2 ^e , en 4 actes |
| | 3 ^e , en un seul acte |

2) Deuxième partie : *Orléans-Paris* : Les Batailles

Divisée en trois 1^{re}, en 3 actes
 2^e, en 4 actes
 3^e, en un seul acte

3) Troisième partie : *Rouen* : Le Procès

Divisée en deux 1^{re}, en 5 actes
seulement 2^e, en un seul acte

En 1909, il relit son œuvre, ou plus exactement, il reprend la première partie : *Domrémy*, qu'il augmente de nombreux ajouts ; ceux-ci seront complétés, à leur tour, d'une épreuve d'impression à l'autre. C'est un monde nouveau qui naît et, Péguy le sent, le sait, qui demande impérieusement à naître. Jeanne devient à la fois un point de cristallisation et l'être fraternel dont Péguy a besoin pour pénétrer dans le monde, deviné, retrouvé, du vrai Dieu.

Saint Louis était le maître et le modèle de Jeanne d'Arc. Au sens que je veux dire S. Louis était le *modèle* de Joinville. Exactement dans le même sens Jeanne d'Arc est mon modèle, puisque j'ai entrepris de consacrer tout ce que j'ai à la représentation de cette grande sainte. [...] Toute la question est de l'attachement et de la fidélité que nous avons à ces grands modèles.

Il relit, il recompose, il surcharge, il creuse, se demandant toujours « quelle gravité, quelle profondeur il a obtenue. » Pénétrant dans les insondables recoins de l'âme de Jeanne, Péguy inventoriait la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de la Foi, de l'Espérance et de la Charité théologiques. C'est, en effet, que l'arbre reprenait vie :

Il me dit sa détresse (nous confie un de ses amis), sa lassitude, sa soif de repos [...]. A un moment, il se dressa sur le coude et, les yeux remplis de larmes : « Je ne t'ai pas tout dit [...] j'ai retrouvé ma foi [...].

G. Valois relatant un entretien qu'il eut avec Péguy :

Il ne faut pas parler de transformation, ni de conversion. Ce n'est pas cela. [...] Tout ce que je donne aujourd'hui était en moi auparavant. [...] Je suis demeuré le même homme, mais de la même manière qu'un arbre pourvu de ses feuilles est semblable à son propre squelette d'hiver.

Plus loin à propos encore du *Mystère de Jeanne d'Arc* :

Il faut bien comprendre cela : le « Mystère », je l'ai écrit avec le catéchisme de la paroisse où j'ai passé mon enfance. [...] Je m'y suis donné entièrement, vivant avec tout le monde de mon enfance.

Dans *Clio*, qui date, souvenez-vous, de la même année 1909, Péguy écrit :

Une fois de plus, dans l'insécurité du monde moderne, dans l'insécurité, dans l'insuffisance des doctrines modernes, dans la vanité, scandaleuse, dans le creux, trop évident, trop apparent de l'intellectualisme moderne, [...] dans cette fatuité une fois de plus le vieux tronc poussera des feuilles et des branches, une fois de plus la vieille sève travaillera le vieux tronc, et le vieux tronc refleurira, le vieux tronc poussera des bourgeons qui deviendront des branches, le vieux tronc poussera des bourgeons et des fleurs, des feuilles et des fruits. Une fois de plus la grâce travaillera. Une fois de plus elle travaille [...]. Elle a travaillé.

Et c'est bien parce qu'elle a travaillé, la grâce, que son œuvre se trouve à la fois et tout ensemble plongée dans plus d'amères ténèbres et secrètement aspirée vers une lumière d'or, dont le Texte vers lequel nous nous ache-minons est le plus beau rivage.

Péguy s'est trouvé lui-même, comme il le confie à la suite du passage à la troisième personne cité plus haut : il a quitté le masque :

Car il sait que depuis quelques années, depuis qu'il a passé, depuis qu'il est parvenu à ses trente-trois trente-cinq trente-sept ans [...] il sait qu'il a retrouvé l'être qu'il est, et qu'il a retrouvé d'être l'être qu'il est, un bon Français de l'espèce ordinaire, et vers Dieu un fidèle et un pécheur de la commune espèce⁴.

Mais la pénétration en son âme douloureuse des flots de la grâce n'a fait que porter à l'infini sa douleur, son angoisse, sa vision tragique :

Le dernier des pécheurs, le plus infime des péchés fait à Jésus une blessure et une blessure éternelle...
... le christianisme qui a mis l'infini partout, qui a fait monter les prix, à l'infini, sur le marché des valeurs, qui a tout mis au prix de l'infini.
Taisez-vous. Taisez-vous. Avec vous on ne peut jamais

⁴ « Le pécheur, ensemble avec le saint, entre dans le système, est du système de la chrétienté. » *Prose*, p. 1022 ou, selon l'édition, 1076.

être tranquille. [...] Vous avez infinisé tout. On ne peut jamais avoir un moment de tranquille. On n'est jamais en sécurité. Vous avez éternisé, infinisé tout.

Phrases écrites, je le répète, en même temps que la fonte de *Jeanne d'Arc*.

Ainsi, Péguy découvre le dernier fondement du drame qui bouleverse la jeune bergère :

En elle se joignent deux races qui ne se joignent nulle part ailleurs. Par un recoupement unique de ces deux races, par une élection, par une vocation unique dans l'histoire, elle est à la fois sainte entre les héros, héroïque entre toutes les saintes.

Par elle, il pénètre au cœur du mystère chrétien où il contemple et vit cette ligature du temps à l'éternité, cette incrustation de l'un dans l'autre, cette « incrucification » de l'un dans l'autre.

En d'autres termes, derrière Jeanne, Péguy voit non plus l'établissement, par des hommes, de la « République socialiste », mais la Personne ineffable et bien visible d'un Dieu Sauveur : Jésus.

Tout son être endolori physiquement, moralement, intellectuellement, se tourne vers l'Incarnation qu'il ne comprend que douloureuse :

Et toute l'Incarnation s'éclaire de toute la Rédemption.

Il s'arrête au péché, au mal, à l'échec apparent de la Rédemption, à la complicité des hommes dans le supplice du Seigneur : « Il faut pour obtenir une telle compensation que la grâce de Dieu soit infinie. » L'espérance pointe en son premier bourgeon ; c'est dans la contemplation de la divine Passion — cf. *Clio-Véronique* et le long développement inséré au cours de la relecture des épreuves d'imprimerie⁵ — que Péguy puise une sorte de soulagement à sa tristesse et peut-être aussi l'illumination.

⁵ Ce qui bouleversera la composition définitive : de *Domrémy* il ne retient donc que la 1^{re} partie, ne publie que les actes 1 et 2 ; le 3^e acte reste à l'état d'épreuves ; les 4^e et 5^e demeureront inédits : c'est là que se trouve notre Texte.

Quelques traits du visage de Jeanne

Combien Péguy dut-il s'arrêter longuement sur la signification que pouvait prendre pour lui la date de naissance de son « modèle » : elle est née le jour de l'Épiphanie. Jeanne est d'abord cette jeune bergère qui prie toujours :

... je fais ma prière [lui dit Hauviette], mais toi tu ne sors pas de la faire ; tu la fais tout le temps...

Pourtant, cette insistance cache une âme inquiète non moins que tenace ; Hauviette le devine bien qui ajoute :

Mais toi ça te laisse toujours sur ta faim, de faire ta prière. Et tu es toujours aussi malheureuse qu'avant. Après qu'avant.

Quelque chose de douloureux l'habite, en effet, et la consume, une « détresse jusqu'au dernier fond de l'âme... » Elle souffre du mal : la guerre, la méchanceté, l'impiété. Elle souffre de la souffrance des autres. Elle souffre pour ceux qui refusent Dieu et pour ceux qui désespèrent. Elle souffre enfin⁶ pour autre chose encore que devinera Madame Gervaise

Mais d'aimer ceux que l'on méprise, c'est un grand bien. Mais de mépriser ceux que l'on aime c'est la plus grande souffrance qu'il y ait. [...] Tu as connu que ceux-là sont lâches, que tu avais aimés...

Elle cherche ; mais c'est dans l'ombre, avec « une dangereuse, une périlleuse inquiétude ». C'est qu'elle aime Dieu, mais les autres sont absents, qu'elle aime aussi. Elle ne peut supporter cette Absence, pour les autres, cette Absence éternelle.

Sa crainte affolée s'appelle désespérance, inespérance et secret orgueil :

Alors tous les disciples, l'ayant abandonné, s'enfuirent. [...] Je crois que si j'avais été là, je ne l'aurais pas abandonné.

⁶ « Il est vrai : j'ai une grande souffrance de cette perte ; mais je souffre encore une souffrance, une souffrance incon nue, au-delà de tout ce que tu pourrais imaginer. » p. 52.

⁷ Ce mépris dans cet amour sera la cause de sa première communion « manquée » et du tourment qui s'ensuit.

Ainsi, Péguy vit avec une « intuition profonde de la liberté et de la précarité de l'énergie spirituelle : et toute sa pensée débouche sur l'angoisse ».

La guerre et tout ce qu'elle provoque de détresses morales et physiques, de lâchetés et d'efforts humains, qui s'avèrent absolument inefficaces, Péguy la saisit comme une parfaite illustration de l'histoire. Il ne reste finalement plus rien que le néant. La grâce, toujours attentive, utilise cette angoisse, cette solitude, ce désespoir, pour travailler l'âme de Jeanne et de Péguy, et l'arrache à elle-même. Notre Texte se situe, vous le verrez, comme au terme éphémère et fugitif, de cet arrachement ⁸.

Le contexte

Avant de lire notre Texte, tentons, dans sa perspective, de survoler ce qui précède.

Le Mystère commence par l'entretien d'Hauviette et de son amie Jeannette. Nous y apprenons l'angoisse et la détresse de Jeanne qui appelle la conventine franciscaine Madame Gervaise à son secours. C'est alors le déploiement de la dernière souffrance de Jeanne et la question que pose le sort atroce des damnés : « tant de souffrance de créée de perdue » ; mais... « c'est le plus grand mystère de la création ».

Mystère tout entier éprouvé et contenu dans un effroyable cri : celui même de Notre Seigneur : il « cria plus qu'un damné l'épouvantable angoisse ».

Ce cri fait, pour ainsi dire, sauter une mine intérieure en Péguy : il reprend la fin de *Clio* et compose un long développement, une contemplation de la Vie et de la Mort du Sauveur ⁹.

⁸ « Mens stare in contemplationem non valet, sed omne quod de aeternitate per speculum in aenigmate conspicit, quasi furtim et per transitum videt. » S. Grégoire le Grand : P. L. 76, 826.

⁹ « J'appartiens à une famille ouvrière. Mes grands-parents ont été ouvriers ; mon père a été ouvrier ; ma mère est restée ouvrière (...). Ma mère m'a élevé dans la religion catholique (...).

Aux dernières paroles de Madame Gervaise :

Qu'est-ce que nous savons. Qu'est-ce que nous voyons.
Nous sommes dans la main de Dieu.
Les voies de Dieu sont insondables.

Jeanne répond avec brusquerie et même une certaine arrogance : « Adieu Madame Gervaise ». Insatisfaite. Mais, cette humiliation reçue de son Seigneur par le truchement de la petite bergère ouvre encore l'intelligence de la religieuse : elle comprend que Dieu a ses voies, pour nous sanctifier aussi bien que pour recevoir et exaucer nos prières. Aussi, voudrait-elle que, à son tour, Jeanne l'entendît.

Dieu n'écoute pas comme un homme. Dieu écoute comme Dieu. Il entend autrement.

Elle a deviné la main de Dieu sur cette petite fille qui a « peut-être des grâces particulières. Des grâces propres. Les voies de Dieu sont insondables ».

Et parce que cette jeune enfant lui a parlé comme personne encore n'avait fait, Madame Gervaise lui confie les préoccupations intimes de son âme, dans une atmosphère de tranquille sérénité, celle au-delà de la douleur et de l'humiliation assumées :

Je serai ta compagne spirituelle. Je serai ta compagne éternelle. Je serai ton amie éternelle devant Dieu.

Demeurée seule, Jeanne prie : elle parle à son Dieu. Cet entretien sacré s'achève comme celui qui le précède immédiatement, avec la religieuse, et qui, en secret, l'avait préparé. Mais maintenant le lien d'amitié se tisse non plus entre deux créatures, mais bien entre la créature et son Seigneur :

Je vous suis confidente. Vous m'êtes confident. [...]. Il y a un secret entre nous deux. Nous avons un secret ensemble. J'ai osé avoir un secret avec vous. Il y a un secret entre nous.

Soudain, Hauviette fait irruption dans un cri de joie : « ils sont sauvés ! Ils sont sauvés ! Ils sont sauvés ! depuis trois semaines. »

⁹ [suite] C'est elle qui m'a raconté la Passion. Cela aussi vous le retrouverez dans le Mystère. » (Rapporté par G. Valois.)

A quoi Jeanne, saisie, répond : « O mon Dieu ! Vous m'avez exaucée. »

Le dialogue des deux bergères s'épanouit en une sorte de Te Deum et de Gloria d'action de grâces qu'exhale l'âme apaisée de Jeanne, qui demande ensuite un capitaine de guerre et de prière : « Vaillant comme un archange et prieur comme un saint. »

Quelques jours plus tard, les Anglais prenaient leur revanche : et Jeanne se voit renvoyée à sa détresse :

Votre patience est effrayante. Et on ne sait jamais si votre patience est plus effrayante pour vos amis, ou si votre patience est plus effrayante pour vos ennemis. Plus effrayante encore.

Une fois encore, « une dernière fois » Jeanne supplie Dieu de susciter enfin un Chef, qui soit vainqueur charitable, pitoyable.

Certes, sa prière trouvera audience : mais elle sera étrangement exaucée. Ce Chef, tant désiré, Jeanne doit bien finir par comprendre que c'est elle-même, et Dieu le lui apprend, à sa manière, qui déconcerte toujours par son indicible et délicate tendresse.

Jeanne prie, je veux dire que Jeanne parle à son Dieu, son confident. En bonne bergère du pays de la Meuse, elle énumère ce qu'elle aimait :

- J'aimais la CLOCHE là ; j'aimais sa voix puissante. [...]
La plus belle *voix* de créature¹⁰.
- J'aimais l'EGLISE là. [...]
Prière bâtie, prière construite, prière carrée, prière en pierre.

La plus belle créature que l'on puisse *voir*.
La plus belle créature que l'on puisse contempler.

Le son de la cloche, le geste de l'église que Jeanne vient d'évoquer s'humanisent :

- O mon Dieu j'aime à tout jamais la *voix* humaine [...]
La voix dont la prière a souvent semblé vaine [...]
La voix qui monte au ciel par un chemin de peine¹¹.

¹⁰ pp. 345, 346. Les mots mis en majuscules et les mots soulignés le sont par nous.

¹¹ La même poussière qui voilait la Face du Sauveur : « cette face de sueur, toute en sueur, toute sale, toute poussiéreuse, toute pleine de la poussière des chemins, toute pleine de la poussière de la terre. »

Ainsi, l'homme est saisi comme une cathédrale : comme elle, il est une voix et une prière en acte : il pénètre au ciel en marchant sur une « route poussiéreuse de pierrailles et de cailloux ». Jeanne aime cette voix « que Jésus nous avait demandée, nous avait empruntée pour ses trente et trois ans », cette voix qui, la première, prononça le Notre Père.

Voix qui d'un seul coup emplit le « trésor éternel des prières. »

— Et j'aime le *regard* humain quand il s'envole
Ainsi qu'un trait vivant droit au ciel désirable
Encore plus douloureux et doux que la parole,
Vaillant, vite et fidèle et beau, presque admirable. [...]
Le regard plus parlant que la parole même.
Le regard que Jésus même avait revêtu.

Il est donc, dans son silence, comme la voix de la cloche : il s'envole. Il est aussi comme une flèche de cathédrale qui pointe vers le ciel.

Jeanne n'aime finalement plus qu'une voix et qu'un regard, qui comprennent toutes les voix et tous les regards : ceux-mêmes de Jésus qu'elle entend et voit partout. Son âme s'ébranle alors, et l'on dirait que la cathédrale qu'elle est se mette à tressaillir ¹².

¹² Rappelons-nous que le pacte d'amitié unissant Jeanne à Madame Gervaise contenait la promesse de prier l'une pour l'autre à l'*Angélus* du matin et à celui du soir. Voyez le début du *Mystère*, où Hauviette dit à Jeanne : « Toutes ces heures te sonnent comme la cloche de l'Angelus. »

Texte

- A *Et depuis quatorze siècles tant de cloches et tant d'églises, tant de regards et tant de voix.
Tant de prières de cloches et d'églises, tant de prières de regards et de voix.*
- Quatorze siècles de cloches parlent, chantent, sonnent.
Prient.*
- b *Quatorze siècles d'églises montent.
Prient.*
- a' *Quatorze siècles de voix sonnent, chantent, parlent.
Crient.
Prient.*
- b' *Quatorze siècles de regards montent.
Crient.
Prient.*

Un silence, très long

- B *Mais je ne savais pas cette voix éternelle
Et calme et large et plane et blanche et délectable,
Emouvante en mon âme et revivante en elle :
Non je ne savais pas cette voix admirable ;*
- O je ne savais pas la voix noble des anges,
La voix infatigable et qui n'est pas humaine,
Voix de l'accoutumance en la demeure étrange :
Non je ne savais pas cette voix souveraine,
La voix de l'éternelle habitude,*
- Voix de la demeure en la demeure étrange.*

C *Et je ne savais pas le regard souverain,
Le regard de là-haut, qui descend droit en l'âme
Et pénétrait en moi comme une étrange flamme,
Le regard immortel et qui n'est pas humain.
Le regard éternel qui me réchauffait l'âme
Et me l'éclairait toute au soleil éternel.
Rayon d'or éternel d'un soleil éternel,
Regard d'or éternel d'un printemps éternel,
D'un été éternel,
D'un automne éternel,
D'une année éternelle,
Regard d'or éternel du soleil des soleils.*

*Mon Dieu, j'étais comme au-delà de ma mort, au-delà de
ma propre mort.*

D *Mais à présent je sais la voix des immortels,
Et j'ai vu le regard des yeux inoubliables.*

*Et je sais désormais la voix des éternels,
Et j'ai vu le regard des yeux qui vous ont vu.*

Un long silence

Et je ne savais pas que vous fussiez si beau.

Et je ne savais pas que vous étiez si près.

E *O monsieur saint Michel,
O madame Catherine,
O madame Marguerite,*

a *A présent que je sais la voix des immortels,
A présent que je sais le regard de vos yeux,
Pourquoi m'avoir laissée aux voix de ces mortels ?
Pourquoi m'avoir laissée en exil de vos cieux ?
A présent que je sais la voix des éternels.*

b *Mon âme s'est fondue à la voix bienheureuse.
Mon âme s'est unie à vos âmes sauvées ;
Je n'avais plus mon âme : elle était bienheureuse,
En allée au pays des âmes en allées ;*

*O j'étais bienheureuse et n'avais pas mon âme :
Elle était avec vous et n'était pas en moi ;
Elle était toute à vous ; je n'avais pas mon âme ;
Elle vivait à vous après l'étrange émoi.*

Un silence

F *Pourquoi, mes sœurs, m'avoir en partant délaissée ?
Pourquoi n'avoir pas pris mon âme sur vos ailes ?
Faible et seule et pleurante en la terre exileuse,
Pourquoi, mes grandes sœurs, m'avoir ainsi laissée ?*

*Pourquoi m'avoir laissée en la bataille humaine ?
Seule à faire à présent la tâche difficile.*

Un silence bref

*Vous m'avez commandé la tâche difficile,
Permettez-moi de vous le dire la tâche impossible,
Et vous m'avez laissée en la bataille humaine.*

*Vous m'avez dit de votre voix inoubliable,
Vous m'avez dit de votre voix des éternels :*

*« Jeanine, voici que Dieu t'a choisie à présent :
Va chasser les Anglais du royaume qu'il aime. » ;*

*Et vous m'avez laissée ici-bas sans conseil,
Seule à faire à présent la tâche difficile.*

Un silence

*Mes saintes, vous l'avez nommé, le chef de guerre,
Mais je ne peux pas, moi, conduire les soldats :
O mon Dieu je ne suis qu'une simple bergère ;
Je ne peux pas me battre, ô non je ne peux pas.*

Commentaire

A. Tout ce que Jeanne aime, tout ce qu'elle est, chante en elle. Totalité indécomposable, que rend perceptible une figure de style : le chiasme et la reprise d'un même mot.

En deux longs vers, Péguy commence par donner le thème, dont le chiasme réalise l'unité :

Cloches — églises
Regards — voix

La répétition du mot « prière » soude et maçonne le tout.

Après quoi, le texte peut carillonner. Là encore, une composition fermée réalise la structure, à l'intérieur de laquelle nous percevons aisément des variations de sonorité. (Belle image du monde spirituel !)

Le vers Aa suit une progression ascendante, (écoutez les verbes) à quoi soudain le bourdon, grave, répond : « Prient. »

Puis, l'on croirait entendre un écho, à moins que le vent n'enveloppe ces voix de cloches : le vers Ab, plus court, est d'une sonorité comme étouffée ; le bourdon lui-même semble moins ferme, moins assuré.

Quant au vocabulaire, la séquence : cloches - églises est reprise par la séquence : voix - regards ; mais, alors que le dernier verbe de Ab est le même en Ab' : « montent », l'ordre est inversé dans Aa' par rapport à Aa : comme si Jeanne voyait le mouvement des cloches dans leur va-et-vient.

La sonorité sombre et sourde de Ab s'amplifie au vers suivant (Aa') et débouche soudain dans un éclat sonore : « crient » immédiatement suivi de la chute du bourdon : « prient ».

Le dernier vers, enfin (Ab'), retrouve dans la même tonalité quelque chose de l'élan du premier vers : car on a l'impression que « Crient » vient s'accoler à « montent », ce qui prolonge le mouvement.

Ce *cri*, si voisin de la prière, on dirait qu'il est celui même du Sauveur en croix « s'affolant de leur désespérance, de la même désespérance, qu'eux, de leur propre désespérance », c'est alors qu'il « cria comme un fou l'épouvantable angoisse ».

Après quoi Péguy ménage un très long *silence*. Il nous faut le respecter scrupuleusement dans notre lecture, nous efforçant de le vivre avec Jeanne, avec Péguy. Ces « blancs », essentiels au texte, sont, me semble-t-il, bien que sur un autre registre, de la même nature que les reprises, les répétitions de mots semblables et pourtant déjà un peu différents...

Pourquoi ce silence ? D'abord pour permettre le carillon des premiers vers, que notre âme ne doit pas cesser d'entendre et de se redire ; carillon qui est aussi celui des cloches, des voix, des églises et des regards.

C'est encore le temps de l'attention, de l'écoute et du regard multiple. Jeanne se recueille : elle se promène, pour ainsi dire, dans son propre cœur. Elle écoute. Elle contemple. Comme dans l'église de Domrémy. Quelque chose s'est passé.

Jusque là, elle aimait la cloche et sa voix ; l'église et son geste ; la voix humaine et le regard humain. Mais... elle ne savait pas « Cette voix éternelle ». Maintenant : elle sait !

Le silence se prolonge : les cloches ont retrouvé leur immobilité, à la suite de leur chant, le silence prend comme une dimension nouvelle.

Plus rien. Jeanne se trouve au cœur même de « la seule histoire intéressante qui soit jamais arrivée ».

Plus rien : Jeanne a franchi le seuil du « royaume où l'on ne dit plus rien, parce que l'on n'a plus rien à dire ».

Tout l'air demeure calmement vibrant ; on n'entend plus le heurt des battants : il ne reste qu'une amplitude

sonore et silencieuse, éternelle. « ... ubi sonat quod non rapit tempus »¹³.

Insensiblement, les mots se nouent dans le cœur de Jeanne et naissent de son silence :

B. « Mais je ne savais pas cette voix éternelle »

Une voix qui n'est pas, qui n'est plus humaine, qui est infatigable, la voix des anges.

Au troisième vers, Péguy n'utilise pas les participes, mais les adjectifs : « émouvante, revivante ». Il ne s'agit donc pas d'une action ; ce qui soulignerait une certaine extériorité. Il s'agit bien plutôt d'un être : cette voix, Jeanne l'éprouve comme une présence au plus intime de son âme. Présence, émouvante, qui se tenait comme hors d'elle et qui, maintenant, est vivante, en elle. Jeanne reçoit cela même à quoi elle s'est accoutumée et en quoi elle se voit transformée. L'expérience devient à ce point infatigable que Jeanne semble hésiter, ou plus exactement, elle a besoin de s'exprimer d'une façon que la raison jugerait contradictoire : elle se saisit à la fois comme celle qui reçoit et comme celle qui est reçue en la :

Demeure étrange : à laquelle, jusqu'alors, elle n'était pas habituée. Au dix-septième siècle encore, « étrange », en plus de son acception actuelle, signifiait « étranger » : c'est en ce dernier sens que Péguy l'utilise ici, aimant à déposer dans sa *Jeanne d'Arc* quelques archaïsmes. Demeure étrange parce que étrangère.

C. « Et je ne savais pas le regard souverain »

Ce regard d'en haut (dans souverain, il y a « super ») qui descend droit en l'âme et la transperce : un peu comme fait le regard humain et celui des églises qui monte si droit, « au ciel désirable ».

Transpercer : le verbe, sans doute, est beaucoup trop dur ; il faudrait dire, avec moins d'inexactitude, que ce regard souverain imprègne tendrement l'âme : il la brûle, mais ne la consume point ; il la réchauffe, l'éclaire à ce *soleil*

¹³ S. Augustin : *Confessions*, X, 6, 2.

éternel dont Jeanne, au début du *Mystère*, désespérait : « ... si on voyait seulement se lever le soleil de votre règne. Mais rien, jamais rien [...]. Seulement, si on voyait seulement le soleil de votre justice... »

Eternel : à peine prononcé, cet adjectif ne cesse de revenir et d'exprimer l'enthousiasme débordant de Jeanne, sorte de nouveau carillon intérieur qui aura, nous le verrons, son écho.

A la faveur de cette répétition, Jeanne énumère, pour ainsi dire, les saisons de l'âme où l'hiver ne figure pas. Rappelons-nous, à ce sujet, ce que nous confiait Péguy à propos de sa transformation intérieure entre la composition de la première et de la seconde *Jeanne d'Arc* : son socialisme était une sorte de christianisme hivernal...

Regard d'or éternel du soleil des soleils : Suggestion rapide et furtive, mais combien importante, de l'ultime pointe de cette étrange expérience : Jeanne se voit emportée jusqu'au plus profond du mystère éternel, dont le vers suivant mentionne le nom ineffable : « Mon Dieu... » Jeanne éprouvait le sentiment de vivre comme « au-delà » de sa propre mort. Depuis toujours, elle rêvait que l'Eglise militante participât, sans plus attendre, aux conditions et aux qualités de l'Eglise triomphante :

Que votre Eglise militante soit comme une triomphante.
Que votre militante connaisse enfin quelque triomphe.

Ce vers prélude [prélude] également à « Mon âme s'est fondue... »

D. Maintenant, Jeanne sait ; elle a vu : une voix, un regard ; Michel, Catherine et Marguerite. Elle écoute, elle contemple ceux qui voient Dieu Lui-même.

Un long silence permet à Jeanne de se remémorer ; bien plus, elle revit l'indicible.

A mesure que les regards et les voix d'en haut pénétraient son âme, — son âme, comme au-delà de la mort, pénétrait en Dieu. Sorte de marche lente où les saints marquent, pour ainsi dire, les seuils successifs : elle a « vu » Dieu ; elle a pu faire l'expérience de Sa proximité.

(Ouvrons ici une parenthèse. Le langage humain, comme il traduit, ne cesse de trahir. En effet, il nous faut

entendre les verbes avec beaucoup de nuances : Jeanne voit mais sans voir à proprement parler. Elle n'a pas vu des yeux, mais bien plutôt leur regard : l'accent porte sur un objet moins que sur une présence, réduite à son intensité pure, à son absolue pureté. Il y a là, je crois, de la part de Péguy, une manière très profonde de saisir la vie mystique de certains tempéraments. Nous lisons, par exemple, dans Henri Brémont [*Histoire littéraire...* VI, p. 14], cette confidence de Marie de l'Incarnation, évoquant un songe de sa septième année : « Les paroles de Notre-Seigneur me demeurèrent tellement imprimées dans l'esprit qu'elles n'en sont jamais sorties, et, quoique je visse son Humanité sacrée, je n'en pus rien retenir de particulier, tant ses paroles me charmaient et attiraient l'application de mon esprit. » Et Brémont commente : « Ainsi, peu d'heures après le songe, cette petite fille, si peu « visionnaire » n'arrive plus à se représenter les traits de Notre-Seigneur, et, chose plus significative encore, elle ne souffre pas de ne plus le voir. Les paroles lui suffisent. »)

Deux vers seulement suggèrent cette vision : il s'agissait d'un événement éphémère et rapide, « *furtim et per transitum* », disait S. Grégoire. Et, s'agissant de Dieu, cette vision ne pouvait qu'être ineffable et demeurer enfouie dans la délicate pudeur de l'âme.

Deux vers en tout et pour tout : et ils expriment le fond (ou le sommet) de notre texte ! Ils revêtent une importance d'autant plus grande, deviennent chose d'autant plus précieuse que Péguy, ordinairement, aime à se reprendre au contraire. Ce dépouillement absolu marque bien ici le saisissement de l'âme, le ravissement divin et, dans la confiance, la retenue intérieure.

« *...que vous fussiez si beau* » : Le subjonctif, « mode de l'énergie psychique » disent les Grammairiens, révèle une participation subjective ; l'utilisant, Jeanne laisse donc entendre qu'elle a reçu cette grâce merveilleuse de faire, en quelque manière, l'expérience de la divine Beauté, par une sorte de pénétration intime et réciproque, où Elle se dévoile et se communique.

Selon Horace, la beauté est quelque chose qui se savoure,

car de tout art « sapere est et principium et fons » !
« Quelle ouverture, quel saisissement d'espérance. Quel écrasement » sous ce poids d'amour !

Le regard des « yeux inoubliables » que Jeanne contem-
plait, reflétait ce Regard tout de Beauté, parce que tout
de tendresse.

On désirerait que la confiance se prolonge et qu'elle
livre quelque chose de la saveur de cette divine Beauté...
Non seulement notre attente indiscreète se laisse déce-
voir, mais le vers suivant déjà retient l'envol ou le
contient.

« ... que vous étiez si près » : Ici, Jeanne ne peut que
constater (l'indicatif est le mode du fait objectif) ; cette
proximité folle de Dieu devient une évidence mystique.
Cela ne vient pas contredire les sages paroles de Mada-
me Gervaise : « Dieu n'a pas des idées comme les au-
tres [...]. Il a des inventions incroyables et précisément
celles qu'on n'attendait pas. » Jeanne se trouve au-
delà : elle constate.

Secrètement déjà, elle était prête à accepter un mandat
divin : elle s'était mise en route au service du royaume
de Dieu ; Dieu, alors ne se contente pas de l'assister
fidèlement, Il lui est présent.

« On n'accède pas encore à la pleine vie spirituelle du
fait qu'on obéit, qu'on pratique la vertu, qu'on s'exerce
à la charité, mais seulement lorsque la conscience s'offre
à la « motion » qui, venue de Dieu, la porte aux atti-
tudes que l'Esprit-Saint lui-même inspire¹⁴. »

Bouleversée, comme le prêtre à l'heure de la consécrat-
ion, Jeanne éprouve que la Substance même de Dieu
touche immédiatement la substance de sa créature !

On pourrait dire (mais, prenons garde de ne rien forcer)
que les yeux, le regard *pénétraient* dans la Beauté, com-
me l'église dans le ciel et, dans l'âme, le regard souve-
rain ; tandis que la voix *enveloppe*, calme et large, elle
plane, délectable : avec elle, Dieu se fait « si près »,

¹⁴ M. Giuliani dans *Christus*, N° 4, p. 65.

comme l'écrit S. Augustin., à la fois « secretissime et praesentissime, pulcherrime et fortissime »¹⁵.

Jeanne interrogeait avec toute sa souffrance, toute son inquiétude, avec le cri même de Jésus.

Dieu lui répond par le dévoilement amoureux de sa Beauté où le mal se trouve englouti.

Nous retrouvons un mouvement analogue dans les *Confessions* : « Interrogatio mea, intentio mea, responsio eorum, species eorum¹⁶. » Les créatures répondent à Augustin par leur beauté : elles ne restent donc pas muettes : « ... nec vocem suam mutant, id est speciem suam. »

E. Mais la gloire de Dieu est « comme la résistance de l'eau salée » : une certaine élasticité divine repousse Jeanne : elle retrouve les saints et les saintes, ou plus exactement, elle retourne à l'en-deçà de la mort. Aussi ne parvient-elle pas à réprimer un reproche : « à présent que je sais... pourquoi m'avoir laissée. »

a) Prenons garde aux sonorités : on a l'impression que les yeux deviennent des cieux et que, pour Jeanne, les cieux la pénètrent d'une multitude de regards : « ... en exil de vos (c)ieux » et qu'ils ne sont qu'un seul regard.

b) « Mon âme s'est fondue... » : non point sous l'effet du regard éternel qui lui réchauffait l'âme ; mais sous les inflexions, qui ne trompent pas, de la voix bienheureuse ; de sorte que voix et regard se confondent et l'âme se liquéfie. Il ne s'agit point d'une fusion, mais bien d'une « union à ... ».

Cette espèce de mort que Jeanne avait endurée, lui avait permis de communier avec l'Eglise triomphante. Le chiasme réapparaît donc :

Je n'avais plus mon âme : elle était bienheureuse
O j'étais bienheureuse et n'avais pas mon âme.

¹⁵ *Confessions* I, 4, 1. « On ne se trompera jamais sur l'amour de Dieu en se faisant une très grande idée de la proximité en laquelle il se propose aux hommes (...). Celui qui commande le cours des astres habite aussi chacun de nos cœurs. » Winoc de Broucker, *Christus*, N° 35, p. 432.

¹⁶ X, 6, 2-4.

« *L'étrange émoi* » : Ce substantif provient d'un ancien verbe : esmayer : troubler, effrayer ; se troubler ; lui-même provient du latin populaire : ex-magare : faire perdre son pouvoir, sa force. (Voyez en allemand : *magan, mögen.*)

Jeanne a donc perdu la possession d'elle-même ; elle se trouve sans plus aucune force pour adresser des reproches et être angoissée, comme autrefois. De la demeure étrange, elle a reçu ce grand coup au cœur.

« *Pourquoi en partant...* » : si l'on en doutait encore, ce vers nous assure que Jeanne a été « visitée » par ceux d'en haut ; après avoir goûté l'infinie douceur de Dieu, elle a comme le sentiment, soudain, d'être sevrée.

Une chose vous aura frappés, je pense, c'est l'emploi du vocable : « âme ». A propos de la Voix, il arrive une fois ; avec le Regard, nous en rencontrons deux mentions, puis, sitôt après l'évocation de l'expérience de Dieu, l'âme revient à sept reprises (5 + 2), pour ne plus reparaitre qu'une fois : nous sommes alors sur terre.

Nous pouvons ainsi dessiner ce schéma : 1 + 2 + 5 + 2 + 1. <> Au paroxysme, la répétition du mot se voit encore soutenue par les jeux du vocalisme et de l'allitération : Jeanne a fait l'expérience de son âme au moment précis où elle faisait celle de Dieu et de la Cour céleste ; c'est pourquoi nous entendons une sorte de carillon spirituel, tout « en allé » ; l'âme est devenue cette voix « calme et large et plane », quelque chose comme un battement d'ailes, toute palpitante, toute « revivante » en Dieu.

F. Et voici Jeanne, exilée sur terre, comme le vers dans la strophe, où nulle rime ne donne la réponse.

Terre exileuse : c'est-à-dire, pleine d'exil et source d'exil. (Voyez au début du Mystère la terre « affameuse ».)

Insensiblement nous sommes reconduits sur terre : et le reproche qui, un peu plus haut, pointait l'oreille (E a) se développe ici à mesure que s'éloignent les cieux : « pourquoi... faible ; seule ; pleurante ; laissé ainsi ; en la bataille humaine. »

Seule à faire à présent la tâche difficile.

Elle s'était approchée de Dieu comme mue par la souffrance née devant la vision des maux de la guerre.

Dieu s'est ouvert à elle.

Mais, c'est pour la renvoyer à « la bataille humaine » et pour qu'elle y accomplisse son œuvre à Lui, à sa façon à Lui. Cette vision et cette audition avaient pour ainsi dire deux faces : ce fut un divin enchantement, une douce et irrésistible attraction ; mais, ce fut aussi, après cet « estrangement » de la terre, un « estrangement » loin du ciel. Au cœur même de cette union à Dieu : Jeanne éprouva par tout son être en « émoi » une terrible injonction¹⁷ : remplir la tâche difficile dans l'épaisseur humaine, en « double ouvrier », c'est-à-dire s'appuyant en haut pour descendre plus solide, sorte d'Eglise renversée, merveilleuse image de l'Eglise universelle, qui tout ensemble se fait sur terre et descend du ciel, comme un don divin.

Jeanne a compris que le spirituel est charnel, qu'il y a par le ciel assumption de la terre, que l'éternel demeure à tout et à tous, qu'il est indestructible et échappe au mal. Ce faisant, Jeanne pénétrait plus intimement dans le mystère du Seigneur Jésus, dans le mystère de son Regard et de sa Voix.

Vous avez vu la couleur de ses yeux, vous avez entendu le son de ses paroles [...]. Vous avez entendu le son même de sa voix. Comme des petits frères vous vous êtes acouflés dans la chaleur, dans la tiédeur de son regard. Vous vous êtes abrités, vous vous êtes couverts à l'abri de la bonté de son regard »¹⁸.

Il faut sauver « en imitant Jésus, en écoutant Jésus ».

Ecoute, écoute ma fille [...] écoute, écoute, écoute bien
Il faut porter la parole de Dieu. Il faut comme transporter, reporter la parole de Dieu, la prière de Dieu, la souffrance de Dieu.

¹⁷ Nous en tenons la confirmation dans l'emploi des « à *présent* » : adverbes, ils expriment l'éternité, puis se transmutent en conjonction causale : « à présent que ».

¹⁸ pp. 69-70. Elle s'adresse aux contemporains de Jésus ; notez le discret passage de l'objet (« couleur ») à la présence (« chaleur »).

Et c'est ainsi, qu'un jour, Dieu prêta l'oreille à cette prière de petite bergère, bonne paroissienne.

Et quand elle voudrait s'arrêter, il y a ce grand coup
dans son cœur et cette voix
Qui lui dit : Fille de Dieu ! — ah Fille de Dieu, que
c'est doux ! — Fille de Dieu, va, va, va !
Quelqu'un qui entend : Fille de Dieu ! est-ce qu'il y a
moyen de s'arrêter ?
Elle serre les dents et frémit et il y a ce grand coup
au cœur comme une gorgée de sang qui la met
toute droite sur les étriers¹⁹.

Gabriel ISPERIAN

¹⁹ Claudel : *Œuvres poétiques*, La Pléiade, p. 809.



Charles Péguy